

Déviation inattendue

La valse lente des tortues de Katherine Pancol. Albin Michel,
677 p.

Denyse Therrien

Number 229, November–December 2009

Fictions du tueur en série

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62048ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Therrien, D. (2009). Review of [Déviation inattendue / *La valse lente des tortues* de Katherine Pancol. Albin Michel, 677 p.] *Spirale*, (229), 32–33.

Déviaton inattendue

LA VALSE LENTE DES TORTUES de Katherine Pancol

Albin Michel, 677 p.

Il y a les tueurs en série, mais aussi les romans, les films, les jeux vidéo et les séries télévisuelles qui s'en inspirent. Puis, tout à fait inattendu, le tueur en série qui surgit au beau milieu d'un roman qui s'apparente à la saga familiale plus qu'au *thriller*. Quand, de surcroît, celui-ci se manifeste soudainement, au sein d'une famille dont le quotidien, sans frôler l'ennui, n'offre rien de particulièrement excitant, on peut sans doute parler de déviation, sinon de dérive. C'est la route inusitée qu'emprunte *La valse lente des tortues* de Katherine Pancol, après que la romancière eut bercé les lecteurs des *Yeux jaunes des crocodiles* (2006) avec l'amour courtois du Moyen Âge que Joséphine, dite Jos, étudie et restitue dans un roman qu'elle écrit en qualité de nègre à la demande de sa sœur Iris qui cherche à prouver qu'elle est aussi intelligente et talentueuse que belle, supercherie dénoncée à la toute fin.

Les yeux jaunes des crocodiles installait les personnages d'une famille sur trois générations et se voulait à la fois le sismographe des sentiments et des ambitions qui régissent les relations souvent alambiquées des adultes et celui de la société moderne. *La valse lente des tortues* ramène les mêmes personnages dans de nouvelles aventures dans un mélange des genres. Le roman peine à prendre sa vitesse de croisière, mais une fois lancée, Pancol instille l'horreur à doses homéopathiques dans le quotidien lisse des bourgeois de Passy. Tout en flirtant avec le roman à suspense, elle en déjoue les règles presque jusqu'à la fin. Pourtant, il y aurait de quoi faire frémir dès les premières pages : la toujours naïve et généreuse Jos est poignardée dans le parc qui jouxte son immeuble après un rendez-vous manqué avec son amant Luca. Erreur sur la personne? Sans ennemi connu, c'est ce qu'elle s'applique à croire. Malgré les meurtres à répétition dans un périmètre serré, le caractère pour le moins curieux de certains voisins et l'indifférence feinte ou réelle de Luca, le fait que l'agresseur ne laisse jamais aucune trace, aucune empreinte, permet à Pancol de traiter le tueur sur un pied d'égalité avec les autres personnages. Cela instaure une distanciation qui ne se transformera en appréhension pour Jos que vers la moitié du roman. Le lecteur, lui, frémira passablement plus tard. Le livre se démarque donc de la plupart des romans à suspense qui portent sur le sujet, à la fois sur le plan de l'écriture et de la substitution du conflit entre le bien et le mal par une métaphysique du pur et de l'impur. Ce sont ces paramètres que nous aborderons ici.

Bifurcations

La valse lente des tortues s'annonce comme la suite attendue des *Yeux jaunes* avec ses petits et grands événements de la vie, dans un va-et-vient constant entre les personnages et leurs lieux de résidence. Mais voilà que s'imbrique une chaîne de meurtres en série dans Passy, le quartier chic de Paris où le succès de son roman a conduit Jos et Zoé, sa fille cadette. Que le tueur sévise dans son univers de référence — ce qui installe une fracture relationnelle dans un quartier paisible et chez des gens de la meilleure éducation — ne conduit pas l'auteure à verser dans le *thriller* classique, comme c'était le cas dans *Millénium*, de Stieg Larsson (Actes Sud). En maintenant son étude de caractères et de mœurs, Pancol s'abstient d'aborder aux rives du *gore*. Elle dénoue plutôt les fils du suspense usuel : faire trembler le lecteur à l'approche du lieu supposé du crime ou des moments du calendrier où un tueur opère ; construire petit à petit le portrait-robot de ce dernier grâce à la perspicacité du profileur ; révéler les détails macabres sur son mode opératoire ; s'épouvanter pour les victimes visées ; voir naître entre l'enquêteur (ou le profileur) et une rescapée

une attirance physique ou une relation amoureuse qui se nourrit de la tension entre danger et réconfort ; viser une catégorie de proies en particulier — prostituées, homosexuels, jeunes filles ou garçons, vieilles dames qui déclenchent chez « le monstre » une pulsion sexuelle morbide et qu'il trucidé après leur avoir souvent fait subir ou non l'inimaginable¹.

Dans *La valse lente des tortues*, rien de tout cela. Les chaussures à semelles lisses du tueur ne laissent aucune empreinte, et sans empreintes, pas de filature, parce qu'« on n'apprend rien de semelles lisses. Ni le poids ni la taille de la personne. Ni ses derniers trajets ». Oubliée la traque dans les parcs, les bois, la campagne sur des dizaines de kilomètres par les enquêteurs et le profileur dont les longs échanges distillent de l'information qui permet au lecteur de forger à petits traits le portrait tant physique que psychologique de l'assassin et de cerner son mode opératoire. L'absence d'empreintes et de traces constitue la signature « illisible » de l'agresseur. Traditionnellement, l'approche des lieux déclenche une montée d'adrénaline, alors qu'ici le lecteur est exclu de l'enquête, qui semble se dérouler tout entière à la gendarmerie. Hormis Jos, appelée à comparaître, les habitants des immeubles A et B ne seront pas inquiétés avant le meurtre d'une des leurs. Jos seule détient des indices dont elle ne mesure pas bien l'importance : d'abord, la voix de Lefloc-Pignel quand il admoneste son fils éveille en elle quelque chose de l'ordre du souvenir qui la fait frissonner, ensuite la terreur de son épouse, surprise un jour dans l'escalier de l'immeuble, puis les confidences de Lefloc-Pignel sur son enfance, et enfin les révélations discordantes de l'imprimeur qui l'avait recueilli après qu'il eut été abandonné sur la route par sa mère vers l'âge de trois ans.

Plus près d'Agatha Christie que de Maxime Chatham, Pancol brouille les pistes par mille et un détours déstabilisants. À l'approche du dénouement, elle court toujours deux lièvres : à travers une série de textos abrupts, elle lance le schizophrène Luca à la poursuite de Jos, partie se reposer en Normandie, en même temps qu'elle fait se développer une relation de domination/soumission entre Lefloc-Pignel et Iris.

Un roman hybride

L'intrusion de Jos dans l'appartement du tueur et le pacte entre Lefloc-Pignel et sa dernière victime représentent deux écarts des plus étonnants par rapport au roman noir. Immaculé, l'appartement semble sans vie. Dans la chambre à coucher du couple trônent une image de sainte Thérèse de Lisieux et les règles de conduite de la parfaite épouse, tirées d'un manuel catholique d'économie domestique publié en 1960, qui font frémir. La manie de la propreté s'apparente de plus en plus chez Lefloc-Pignel à une névrose obsessionnelle qui se déploiera dans sa domination d'Iris.

Katherine Pancol s'intéresse plus aux rapports familiaux et aux relations étriquées qui sous-tendent la

psyché humaine qu'aux frissons que provoque la fascination/répulsion du tueur en série sur le grand public. Il ne saurait être question de lancer le lecteur dans la traque du tueur jusqu'à son arrestation et de laisser les médias terroriser les citadins. En le ramenant sans cesse vers les joies et les déconvenues des différents protagonistes, elle s'emploie à le divertir — au sens pascalien — du point focal : l'animalité et la barbarie, généralement domestiquées, qui gouvernent l'esprit d'un homme éduqué, élégant, sévère mais attentif à l'éducation de ses enfants, pouvant parfois faire preuve de tendresse et de générosité, mais profondément perturbé.

Pour sa part, Iris souffre de n'avoir pas trouvé les réponses à son mal de vivre à travers la réussite et le pouvoir de sa beauté sur les autres. Elle cherche un sens à sa vie, « *quelque chose de grand, de très grand* » qui la fera se soumettre entièrement à un homme en qui elle s'applique à voir le « maître » qui la fera pénétrer dans « *une enceinte sacrée* » après avoir fait tomber « *une vieille peau* ». Séduit, semble-t-il, par sa beauté et sa grâce, Lefloc-Pignel, qui veut « *remettre de l'ordre dans les choses du monde* », paraît prêt à succomber. Mais de malencontreuses paroles transforment bientôt leur idylle en danse macabre. Lefloc-Pignel entreprend de la purifier avant leurs épousailles. L'alliance conclue entre Iris et Lefloc-Pignel fait l'objet d'une mise en scène très cinématographique et bien orchestrée qui inocule une poussée d'endorphine tant chez les protagonistes que chez le lecteur, toujours écartelé entre *thriller* et roman psychologique.

La relation perverse entre Lefloc-Pignel et Iris illustre les propos de Caillois voulant qu'« *il n'y [ait] pas de pouvoir entièrement fondé sur la contrainte : le consentement est toujours le principal* ». Plus Lefloc-Pignel la terrorise, plus Iris se complaît dans cette situation. Écartelée entre la « *pulsion de vie* » — son désir pour cet homme étant exacerbé par l'éloignement de ce dernier — et la « *pulsion de mort* » qui la fera écartier tous ses proches et consentir au « *programme de purification* » qu'il lui propose — privations, sévices et humiliations —, Iris se perd en lui, comme certains membres des Schwarze Korps avoueront l'avoir fait dans le Führer. Il ne s'agit plus de mariage, mais d'union mystique.

Le pur et l'impur

Lefloc-Pignel, en tyran, conduit Iris à un état de fatigue et de faiblesse extrême, il lui retire la mesure du temps, l'affame et la déshydrate, la maintient dans un état de totale soumission et de dénuement extrême qui s'apparente aux sévices que s'infligeaient certains saints ou qui ont cours dans les sectes. La rencontre du prédateur et de la victime n'augure pourtant pas du sort qu'il lui réserve. Mais aurait-il pu l'épargner? Rien n'est moins sûr. Car Lefloc-Pignel, moraliste sévère, ne peut feindre d'ignorer que se reproduit ici la scène primitive qui a conduit Adam et Ève à la perte du paradis. Or, après la faute originelle, la pureté ne peut se conjurer au présent, selon Jankélévitch (*Le pur et l'im-*

pur, Flammarion, 1960). Lefloc-Pignel exige d'Iris qu'elle lui obéisse « *en tout et pour tout* ». Il veut l'amener à verser « *de vraies larmes, des larmes de joie* », à s'approcher le plus possible de Dieu, à le craindre. Iris, qui s'est découvert un goût immodéré pour l'obéissance aveugle et le plaisir qu'elle prend à ne pas savoir si elle sera récompensée ou sévèrement punie, consent à « *recevoir sa loi* », moins pour s'approcher de Dieu que pour la fulgurante jouissance qui l'inonde parfois. Elle atteint la béatitude et, lavée de toute souillure selon Lefloc-Pignel, vêtue de blanc et dans un état de pure extase, elle meurt poignardée en valsant sous la lune dans un champ.

Le tueur comme bourreau de Dieu (la Loi) permet d'aborder la relation bourreau/victime et la métaphysique du pur et de l'impur. Le sacrifice ultime élargit la nomenclature des crimes antérieurs vite expédiés de Lefloc-Pignel. Un délire mystique régit la relation entre le « maître » et l'« esclave », dans le rituel de purification que Lefloc-Pignel ordonne et qu'Iris accepte de plein gré et celui des noces fatidiques qui clôt le roman. Dans *Instincts et sociétés* (Denoël-Gonthier, 1964), Roger Caillois signale la relation trouble entre le bourreau et l'État dont il est « *l'exécuteur des hautes œuvres* » et le bourreau et le peuple qu'il fascine et qui lui répugne tout à la fois, de même que son impact sur l'imaginaire collectif. On dira du tueur en série, qui se donne pour mission de « nettoyer » la cité, que, tout comme le bourreau, « *[il] semble émerger d'une zone terrible et trouble à la lumière de l'ordre et de l'égalité* ». Caillois souligne la dichotomie entre la séduction et l'épouvante que fait naître le bourreau. Faisant référence aux *Confessions*, il y reconnaît réunie « *la constellation psychologique qui définit l'attitude de l'homme face au sacré, telle que la décrit saint Augustin, s'avouant brûlant d'ardeur quand il pense à sa ressemblance avec le divin et frissonnant d'horreur quand il représente combien il lui demeure étranger* ».

En conclusion

Doit-on voir dans l'immolation d'Iris une reproduction du sacrifice d'Isaac ou un simple crime pervers? Lefloc-Pignel cherche-t-il à détourner la colère de Dieu pour avoir cédé à la tentation? Si, la plupart du temps, la colère dans laquelle le plonge l'attitude de femmes « inférieures » qui le remettent à sa place — celle du petit garçon abandonné, objet du mépris de la part de la travailleuse sociale et des familles d'accueil où il a été violenté — guide son couteau, le cas d'Iris est tout autre. Les premières ravivent ce qu'Eckart Tolle nomme « *le corps de souffrance émotionnel* » réveillé par la moindre rebuffade « *qui fait écho à un scénario douloureux* » du passé, alors que c'est l'objet de la tentation représenté par Iris qui guide sa main pour l'immoler.

Pour apprécier *La valse lente...*, encore faut-il admettre que l'auteure torde les règles du *thriller* qu'elle connaît mais se plaît à détourner et que l'intrigue en souffre parfois. Si l'on y perd en frissons, on en sort gagnant en abordant de nouveaux rivages, au-delà même de la psychologie des personnages. En substituant le « pur et l'impur » au bien et au mal, Pancol interdit tout parti pris facile au lecteur et l'invite à une relecture de tous les personnages des *Yeux jaunes* et de *La valse lente...* Dans le roman à venir, elle compte se pencher sur les séquelles du drame sur les membres de la tribu de Jos, notamment les enfants, et aborder le versant trop oublié des survivants — tant dans l'entourage du tueur que dans celui des victimes — sans faire entièrement l'économie de l'analyse du tueur. Le docteur Van den Brock, complice de Lefloc-Pignel, devrait répondre des crimes dont on peine à imaginer le nombre, le premier remontant au meurtre de la travailleuse sociale responsable du placement dans les foyers d'accueil, et maquillé en suicide. Entre ce premier crime et les cinq meurtres actuels, combien d'autres confessera-t-il sur vingt ans? Le troisième tome de la saga nous livrera probablement une analyse fine de la frontière entre normalité, névrose, psychose, et autres déviations qui peuvent transformer un être humain en un monstre. ☹

PAR DENYSE THERRIEN

1. Voir Pierre Vergès, *Les tueurs en série*, Paris, Hachette, 2007 ou le site [www.tueursenserie.org]